









Samedi 17 septembre 2005. Je suis à Nanling, au pied des montagnes du sud de la Chine. Je vais filmer une femme, qui m'a serrée dans ses bras hier matin, devant tout le monde, dans l'unique rue du village. C'était la première fois qu'elle rencontrait une étrangère. Ce contact inattendu m'a prise de cours. Depuis deux mois que je vis en Chine, personne ne m'a touchée, ni même frôlée.

Je l'attends dans la bibliothèque, au-dessus du cinéma construit par les intellectuels déportés à Nanling, pendant la Révolution culturelle. Je m'assois à côté d'elle sur le vieux canapé, face à la lumière et lui propose d'utiliser mon corps comme un outil.

La femme me prend les mains, les monte vers mon visage. La traductrice arrête aussitôt la caméra: « Une telle intimité, ici, c'est impossible ».

Je dois lui demander de sortir. La femme me prend à nouveau les mains. Elle m'examine, me touche, me palpe, me caresse, m'accueille dans ses bras. Je suis mal à l'aise. Je tente de m'abandonner.

Nous visionnons les images. Elle rit, heureuse. Puis éclate en sanglots. Elle pleure sur sa vie, sur ce désastre, sur ce mari qu'elle n'a pas choisi et dont elle n'aime pas l'odeur, sur cette vie qu'elle voit passer sans jamais pouvoir intervenir. Elle dit: « Ma vie se fait sans moi ». Je comprends que tout à l'heure c'est elle-même qu'elle tenait dans ses bras.